

39/42 L'étymologie des hydronymes vaudois semble manquer de variété et de poésie. La magie qui opère est d'une autre nature. Celle des voyages temporels.



La carte du Léman de Jacques Goulart (1605) BIBLIOTHÈQUE DE GENÈVE

un souci de lisibilité que les cartographes ont abrégé le ruisseau de Carrouge en Carrouge? Il n'en reste pas moins que son nom, c'était le ruisseau.

Tous les noms de l'eau

Une fois qu'on a saisi l'étendue des avatars qu'a pris en français la latine *aqua*, on ne s'étonne plus de rien. Pour rappel, évier dérive d'*aquarium* et le nom complet d'Évian veut dire «Ville-d'eau-les-Bains». *Aigue*, *èvoue*, *ivoue*, autant de manières de nommer l'eau selon les régions. Dans le Chablais, nous avons la Grande Eau, mais aussi la petite: l'ivouette. Un bête qualificatif suffit à donner une identité: si la rivière est calme (comme morte), on l'appellera la Mortigue ou la Mortive. Si la tourbe rend le cours d'eau sombre, ce sera la Noiraigue, la Neirivue ou la Neirigue. Si le fond est fait de roche rougeâtre: Rogivue, Rougève. Chaude, la Chaudivue; froide, la Fredaigue.

Les mots latins *flumen* (rivière) et *rivus* (ruisseau) sont tout aussi productifs. Le premier donne Flon et ses dérivés Flonzel, Flonzalet, etc. Le second, Ru et autres Riau, Rio, Riolet, Russel et Russalet.

Mais il existe pour l'eau une autre racine indo-européenne qui a donné *unda* en latin et onde en français. Elle aurait pu - et c'est là que nous sortons des chemins balisés du consensus scientifique - produire le suffixe gaulois *onno* que l'on retrouve, pour sa variante la plus transparente, dans Aubonne et Chamberonne. Mais, passé par le filtre du francoprovençal, il a produit les terminaisons hydronymiques suivantes: -on(n)az, -on(n)e, -ône, -ine comme dans Brévine (qui n'est autre que «la rivière aux castors») et même -anne comme dans Lausanne («la rivière aux pierres plates»).

Les brumes du Rhône

Les connaissances que l'on a des langues celtiques continentales sont très lacunaires car ces peuples privilégiaient l'oralité et que leurs langues ont complètement disparu avec la romanisation. Le conditionnel est donc de mise.

L'Aubonne aurait reçu son nom dans le courant du premier millénaire avant notre ère - ou peut-être mille ans plus tôt? Elle «pourrait être un nom vieil-européen du type *Alba* ou *Albis*, adapté à la langue gauloise», se risque le linguiste Albin Jaques*. *Albonna* en gaulois qui signifierait «rivière céleste» (et non pas blanche), «celle d'en-haut», et partagerait avec les Alpes la même racine paléo-européenne.

En remontant dans les temps, l'espace se dilate; noir est le Doubs dans l'ombre serpentine de son canyon, comme la Douanne et comme Dublin aussi. Le gaulois *Rodanus* est certes la «grande, l'importante (ro-) rivière», il est aussi un proche parent du Danube, du Don, du Dniepr, du Dniestr... Vertige.

Je crois entendre la voix de mon grand-père: «À cette époque, tu étais encore dans les brumes du Rhône.» J'ai toujours aimé cette expression avec sa géographie rudimentaire masquant à peine des promesses mystérieuses d'ailleurs et d'autrefois. Mais j'étais loin de me douter qu'il suffisait de prononcer son nom pour raviver - dans des langues disparues dont, pour certaines, les linguistes connaissent à peine les contours - les échos altérés par la distance d'un des innombrables noms de l'eau.

*«L'origine des noms de rivières. Dossier», Albin Jaques, Passé Simple, Février 2017

Les noms de nos lacs et rivières ont des choses à nous raconter

Romain Bovy

Tout d'abord, on est déçu - et pas en bien - du manque affligeant l'originalité de nos ancêtres. On s'attend, au contact des noms qui ont traversé les âges, à ce qu'ils nous racontent des histoires héroïques et des généalogies mythiques, voire divines. Qu'ils nous apportent une vision exotique loin de notre cartographie utilitaire moderne.

Du coup, nos lacs déçoivent d'emblée: ils semblent totalement dépourvus de personnalité. «Le lac de Neuchâtel a porté divers noms: lac d'Yverdon (998 *laci everdumensis*, nom utilisé jusqu'à la fin du XVIII^e s.), lac d'Estavayer (XII^e-XIV^e s.), lac de Cudrefin (1319); l'appellation lac de N. se fixe progressivement dès le XIII^e s. et se consolide avec la montée en puissance de la ville et des comtes de N.», résume le «Dictionnaire historique de la Suisse». Des girouettes, en somme, qui prennent le nom de la cité la plus puissante du moment, n'hésitant pas, si la situation n'est pas encore claire, à en adopter plusieurs pour satisfaire tout le monde.

Ironie des glissements sémantiques, l'étymologie du mot lac semble nous donner raison: la racine indo-européenne - qui a également produit le *loch* celtique - veut aussi bien dire lac que creux, trou ou vide et mène tout droit au diminutif latin *lacuna*. Lagunes et lacs ne seraient-ils que lacunes dans notre cartographie mentale?

Un lac nommé lac

Il y aurait bien le Léman, le plus grand de tous, pour sauver la mise. Même s'il a longtemps hésité entre son appartenance à Lausanne ou à Genève, il a fini par affirmer (du moins en français) son nom d'origine, non sans sans l'aide du limnologue François-Alphonse Forel. «L'usage tend à s'établir en géographie, et cela avec raison, de préférer, partout où il en existe, le nom

personnel d'un lac au nom de la ville située sur ses bords. Un lac est un individu géographique en lui-même et par lui-même», préconise en 1895 le précurseur dans «Le Léman: monographie limnologique».

Mais il se trouve que Léman veut dire lac. Les premières mentions qu'on en retrouve peu avant notre ère sont en grec: *Lemane limne*. La proximité étymologique est flagrante: le lac nommé lac. Une tautologie reprise dans la version latine: *Lacus lemanus*. «Ce mode de dénomination est (hélas) fréquent pour ce qui est des noms des lacs et des rivières, car lorsqu'on cherche à nommer ou à décrire une étendue d'eau ou une eau en mouvement, on fait très vite le tour des possibilités offertes en termes de vocabulaire, sourit la topo-

«Un lac est un individu géographique en lui-même et par lui-même.»

François-Alphonse Forel, fondateur de la limnologie (1841-1912)

nymiste Bernadette Gross. Lorsqu'il s'agit d'une étendue d'eau aussi imposante que le Léman, le nommer lac suffit pleinement à le distinguer de ses voisins, qui sont sans contestation possible bien plus petits.» Le Léman serait *the lake*, en quelque sorte.

La taille serait donc gage d'une certaine identité. Bon nombre de rivières n'ont pas cette chance et héritent d'un dérivé du toponyme qu'elles traversent. Soit elles se féminisent comme la Lutrive, la Paudèze, la Gryonne ou la Promenthouse, soit on les affuble d'un diminutif, comme le Grandsonnet ou la Cerjaulaz à Saint-Cierges. Les cours d'eau plus modestes n'ont même pas droit à ce traitement, ils prennent simplement le nom de la localité. Est-ce par manque de place sur leurs cartes ou dans

Les rivières fantômes de Lausanne

● Le désert minéral de la place de la Louve - chauffé à blanc en été - nous fait parvenir les échos du passé aquatique de Lausanne, à la manière du fossile de cétagé découvert en plein Atacama. Les fontaines de l'architecte Georges Descombes - carottes de tuf couvertes de mousse ruisselante - signalent en surface au passant moderne l'ancien tracé de la Louve qui a donné son nom à la place. Où qu'on dirige ses pas, la toponymie fait resurgir l'eau qui a disparu sous les pavés.

De fontaine en fontaine, on peut remonter la rue de la Louve en direction de la place Arlaud, suivant le lit de la rivière qui a progressivement été recouverte à partir de 1812. La place de la Palud nous rappelle les marais qui s'étendaient au confluent de la Louve et du Flon. La rue du Pont nous mène de la Palud à la rue Centrale où, il y a deux siècles à peine, un pont enjambait le Flon

- enterré pour des raisons sanitaires entre 1823 et 1863. En aval, le quartier du Flon est bâti sur les remblais qui ont enseveli le vallon bucolique où serpentait la rivière entre vignes et moulins. En amont, dans le quartier du Rôtillon, la rue du Flon et la ruelle des Tanneurs, rescapées de l'aménagement de la rue Centrale, suggèrent l'animation qui régnait dans cet ancien quartier de Lausanne gravitant autour de sa rivière: tanneries, mais aussi moulins, étuves, abattoirs et boucheries.

Si l'on sort du centre historique en remontant le cours de la Louve, via la Riponne (un autre vallon remblayé), la place du Tunnel et la rue de la Borde, on tombe - tout en haut de cette dernière - sur l'avenue du Vieux-Moulin qui nous rappelle, une fois de plus, la présence du cours d'eau toujours invisible. C'est un peu plus haut dans le Bois-Mermet qu'on peut enfin l'apercevoir à l'air libre. Et

c'est là qu'on constate que les indices que nous avons suivis nous ont fait remonter le cours d'une rivière fantôme: un barrage barre son lit et dévie ses eaux qui rejoignent le lac de manière souterraine sans passer par le centre-ville. Le dispositif, qui date de 2006, a pour but d'améliorer le rendement de la STEP de Vidy en évitant d'introduire de l'eau claire dans le réseau d'eaux usées. Même constat pour le Flon: en haut du Vallon, à la hauteur de l'usine Tridel, il s'engouffre dans un canal de dérivation qui l'em-mène rejoindre le lit de la Vuachère. Ainsi les deux rivières qui ont fait Lausanne n'existent plus, leurs voûtages ne recueillant plus que les eaux usées de la ville.

Triste destinée pour le Flon qui - appelé Laus jusqu'au XVII^e siècle - a probablement donné son nom au port antique de Lousonna fondé à proximité de l'endroit où il ne se jette plus dans le lac.

